

Un jour comme un autre, *moi ARTÉMIS*, je pris d'assaut un long mur blanc allant jusqu'à l'infini. Je feignais d'ignorer au passage d'étranges figures disproportionnées dont certaines venaient à ma rencontre et d'autres couraient à leur perte. Les gloussements sans début ni fin de ces figures bondissantes et séduisantes m'étonnèrent, *moi VÉNUS*, incrédule devant tant de ricanements entrecroisés. Marchant dans la blancheur d'un mur sans surface ni profondeur, j'avançais dignement, *moi HATCHEPSOUT*, tout près de ces figures peinturlurées. En gardant la tête haute je guettais sans en avoir l'air ce qu'il adviendrait de ces coureuses déglinguées. J'étais, *moi ISHTAR*, hystérisée par leur danse à contretemps et par leur transe tout en dédoublement.

Je frôlais le mur blanc immaculé, secouée, *moi LA PARTURIENTE*, par mille et une contractions provoquées par la hâte nerveuse de passer à l'action. Je me déhanchais en exhibant mes plus beaux atours, *moi LA PÉRIPATÉTICIENNE*, faisant tout pour me fondre à ce qui semblait être un joyeux réquisitoire, insaisissable et interminable. Les figures étaient toutes réunies dans un même lieu, un site blanc sans début ni fin, se déployant dans toutes les directions à la fois où, *moi LA PATRICIENNE*, je plaidais soudain pour l'abolition des séparations. Sur cette scène blanche, *moi LA PLASTICIENNE*, je sentais que rien n'était fixé, que tout pouvait être désenglué.

J'entrais dans un monde cruel et irritant, un univers de retournements et de renversements où, *moi LA CONTORSIONNISTE*, je risquais de me rompre les os du dos. Un espace brut blanc s'ouvrait sous mes pas, *moi L'ÉQUILIBRISTE*, je découvrais le plaisir du balancement de la marche à contresens. Je trébuchais, *moi LA VOILÉE*, dans un univers d'images dévergondées sorties tout à coup de leur tracé. Des images désirantes qui repoussaient au passage toutes limites esthétisantes m'emportant, *moi LA CHINOISE AUX PIEDS BANDÉS*, vers un saccage sans précédent de ce que j'avais imaginé jusqu'à maintenant.

Comme des mots sur une page blanche, les figures s'agglutinaient entre elles sur le mur pour créer des pâtés et des ratures. Elles m'appelaient pour que je m'arrime à elles, *moi LA TORTURÉE*. Guirlande de chairs malmenées, les corps complètement désarticulés, les membres disjoints et écartelés. Langues tirées et têtes pendantes me rendaient floue, *moi LA DÉCARCASSÉE*, la différence entre terreur et jouissance. Des êtres démultipliés m'apparaissaient prises de tremblements, de mouvements désincarcérés. J'en étais ébranlée, *moi LA VIOLÉE*, *moi LA NAPALMÉE*

C'était à New York, en mai 1981, à la A.I.R Gallery, face à The First Language de Nancy Spero. *Moi, NICOLE JOLICŒUR*, je pouvais dès lors tout m'autoriser.